



Bernard Viglino,
un artiste hors norme.

© Mario del Curto

Bernard Viglino

Un artiste mosaïque

Il a eu 99 ans le 15 septembre dernier. Bernard Viglino a tout fait dans sa longue vie d'artiste : des décors de théâtre, des mosaïques, des vitraux, des tableaux, des vêtements de mode, des collages, des sous-verre, des sculptures, des maquettes de voiture imaginaires, de la restauration de meubles... Au fond, il serait plus simple de dire ce qu'il n'a jamais fait. Rien.

TEXTE : **FABIEN DUNAND**
PHOTOS : **MARIO DEL CURTO**

Nous l'avons rencontré, allongé dans son lit, qu'il ne quitte pratiquement plus, au premier étage de sa maison bernoise, à Chavornay. La belle bâtisse date du XVI^e siècle, mais elle abrite aujourd'hui sa dernière œuvre : un logis presque onirique, peuplé jusqu'à l'encombrement de milliers d'objets, tapissé de collages multicolores d'où s'échappent parfois maximes et titres de journaux, et où il vit, comme il dit, en « ermite de luxe ». On comprend mieux qu'il n'ait jamais aimé les voyages.

Passé l'escalier de bois plus qu'escarpé qui conduit au premier étage, estomaqué par un décor difficile à décrire – la photo parle beaucoup mieux – j'ai pensé au facteur Cheval qui s'est construit un palais idéal, un temple de pierres tout en extérieur que l'on peut voir à Hauterives, dans la Drôme. Ici, c'est un temple intérieur que Bernard Viglino a façonné, jour après jour, nuit après nuit, pendant plusieurs années, et dont il parle comme d'un mausolée.

UN AVENIR DE PLÂTRIER-PEINTRE

Différence de taille, le palais idéal est la seule œuvre, aussi imposante soit-elle, du facteur Cheval. Viglino, lui, a

une œuvre foisonnante, celle d'une vie d'artiste curieux de tout, ce qui n'était pas évident dans le milieu où il est né en 1924. « Mes parents ne comprenaient pas très bien ce que je faisais, ma mère surtout. C'était comme si mon père éprouvait une certaine gêne à s'exprimer sur mes travaux. Il était pourtant bon aussi en peinture, même si je gagnais toujours quand nous faisions des concours sur un thème donné. En fait, j'avais plus d'attaches sur ce plan avec mon oncle, le frère de mon père. » Et quand on lui demande quel est son meilleur souvenir d'enfance, il répond : « Mon grand-père maternel, qui m'emmenait promener tous les dimanches au bord du Talent. Un type fantastique. Il est mort trop jeune, à 71 ans. C'était un gros fumeur... qui buvait aussi des verres. »

Son père, dont la famille originaire de Lombardie s'est installée à Chavornay, tenait une entreprise de gypserie-peinture. Il a certes fait son tour de compagnon et notamment travaillé à cette occasion avec Le Corbusier ; comme on l'a compris, il manie même le pinceau à ses heures de loisir autrement que sur les murs. Mais la carrière de son fils unique lui paraissait toute tracée : Bernard Viglino serait plâtrier-peintre.



**La danse de la
Maison bernoise
avec sa voisine,
(59x71 cm) 1989.**

DU THÉÂTRE AUX ÉGLISES

Il en prend d'ailleurs le chemin. L'apprentissage du métier, qu'il a terminé, n'a pas laissé un bon souvenir au jeune Bernard. S'il y a une chose qu'il ne recommencerait pas dans sa vie,

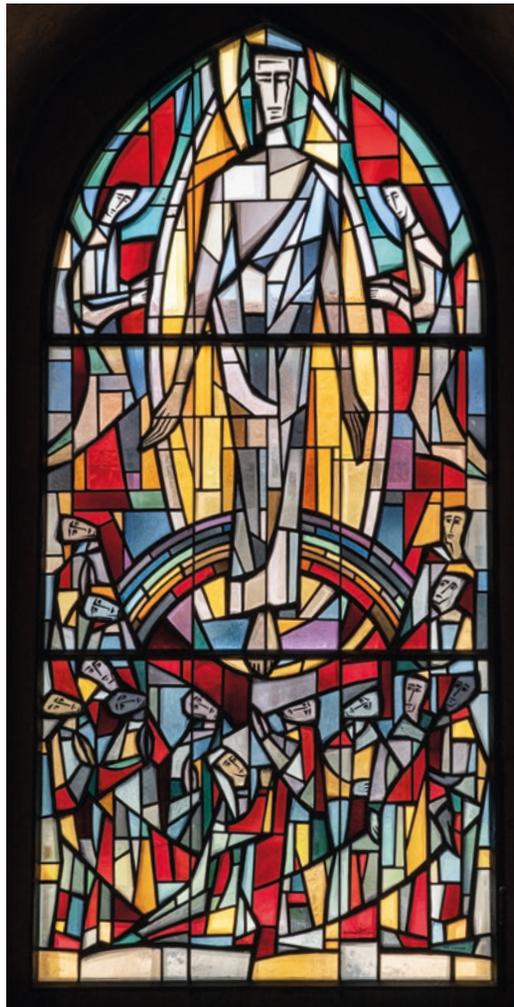
Mario del Curto

c'est ça: «Plâtrier, c'est un tue-chrétien, c'est horriblement pénible. J'ai été opéré plusieurs fois du ventre à cause de ça. Pour être plâtrier, il faut vraiment être très solide.» Parallèlement, il suit pourtant les cours de l'École des arts et métiers de Vevey où certains professeurs repèrent son talent. «Vous allez devenir un bon peintre», lui dit l'un d'eux. Il suit également des cours de correspondance et de français à l'École Duployé, à Yverdon. Cand, le directeur, propose au peintre Gaston Faravel de le prendre comme élève. Affaire conclue. Faravel prépare alors les décors d'une pièce de René Morax au Théâtre du Jorat, *La lampe d'argile*. Mais Faravel est victime d'un infarctus quinze jours après le début des travaux. C'est l'élève Bernard, qui n'a pas 23 ans, qui mène les décors à bien. Faravel est mort le jour de la première, le 31 mai 1947.

Cette pièce de Morax n'a guère eu de succès, mais elle a montré de quoi Bernard Viglino était capable. Cand le met alors en contact avec Paul Monnier, qui l'engage pour réaliser avec lui ses commandes. C'est la deuxième chance de sa vie, et la bonne. Il va devenir un as du vitrail et de la mosaïque. En 1964, il reçoit, à Lausanne, le premier prix d'une exposition, *l'Art dans l'Église*, coiffant les têtes de file de l'époque. Son Christ est dépouillé, «un peu dans le style byzantin qui m'a inspiré, ainsi que l'art roman, pour mes travaux d'église.» On est ici dans le trait épuré, bien marqué, qui est sa marque de fabrique avec, en contrepoint, un sacré sens de la couleur.

Mario del Curto

**Vitrail de Viglino au
temple d'Orny.**



Bernard Viglino a œuvré dans de nombreux lieux de culte, en particulier en Valais où il a passé, en travaux, entre dix et quinze ans en compagnie de sa femme, souvent dans des conditions rustiques. Ses plus beaux vitraux sont à voir, à son avis, dans les temples protestants de Veytaux, Corsier, Bulle et Orny, sa plus belle mosaïque dans l'église catholique de Viège, sur des cartons de Paul Monnier. Comment faisait-il pour exprimer l'émotion religieuse? «C'est inné. Je ne suis pas croyant. J'ai passé une vie entière dans les églises. Je respecte cette croyance, cette tradition dont beaucoup de gens ont besoin pour vivre.» Au fond, pour un croyant, l'homme a été créé par Dieu. Pour lui, Dieu est une création de l'homme. Mais le mot agnostique lui déplaît, il

ne s'y reconnaît pas. Comme d'autres, il croit aux forces de l'esprit.

LE CULTE DE SA FEMME

Peut-on comprendre un artiste si l'on ignore sa muse? Chez Bernard Viglino, pas besoin de chercher la femme. C'est la sienne, Madeleine, Madeleine Jean-Mairet, de Bavois. Elle est là, toujours présente dans sa vie, aujourd'hui dans ses rêves, dans ses pensées. Mariés en octobre 1946, ils ont vécu ensemble 72 ans... «On ne faisait qu'un. On n'avait pas besoin de communiquer. C'était une femme très forte avec beaucoup de volonté. Malgré ses ennuis de vue, elle aimait lire. Elle lisait souvent toute la nuit. Dans mon milieu, je n'étais pas entouré de personnes qui pouvaient m'aider à me développer. C'est elle qui m'a fait.»

Ils n'ont pas eu d'enfants. «On n'a pas regretté. Elle craignait de transmettre son handicap à ses enfants. Elle était très myope. Vers la fin, elle avait des flashes permanents dans les yeux. Il fallait vraiment avoir les nerfs solides pour supporter ça. Et je n'aurais pas pu faire tout ce que j'ai fait si nous avions eu des enfants. Mes enfants, c'étaient mes boulots.» Auxquels Madeleine a souvent mis la main – la petite main, mais ô combien précieuse.

Madeleine est d'ailleurs très présente, en portrait, en modèle de mode, et même comme source involontaire de l'évolution du style de sa peinture, la partie la moins publique de son œuvre. Bernard Viglino a toujours aimé peindre. Gamin déjà, il faisait des copies de cartes postales qu'il vendait 40 francs pièce pour se faire un peu d'argent. Plus tard, dès que ses travaux monumentaux lui en laissaient le temps, il peignait le jour, la nuit. Il a commencé par faire du figuratif puis de la peinture abstraite «poétique», avec des couleurs délicates. «J'ai renforcé mes couleurs à mesure que Madeleine perdait la vue. Elles sont devenues de plus en plus vives. Dans ce travail, j'ai été soutenu par l'architecte Alberto Sartoris. C'est d'ailleurs lui qui avait l'un de mes meilleurs tableaux.» Par la suite, il est revenu au figuratif, dans un style plus audacieux, parfois plus érotique, en empoignant des corps, des dessins de mode – «j'aurais aimé être couturier», glisse-t-il au passage – et quelques idées folles très réussies comme dans la série des maisons qui dansent.

Un livre sorti début septembre offre un riche aperçu de cette exubérance de créativité. Les photographies de Mario Del Curto accompagnées par les textes de la journaliste Eliane

Mario del Curto



À 99 ans, il ne quitte pratiquement plus son lit en raison de ses ennuis de santé. Mais l'homme a encore toute sa mémoire et sa lucidité.



Mario del Curto

La dernière œuvre de Bernard Viglino : son logis.

Junod – à moins que ce soit l'inverse – permettent d'apprécier cette œuvre multiforme¹. Bernard Viglino, *Une mosaïque humaine*, Éditions Château et Attinger, septembre 2023). C'est le premier acte de l'Association des amis de Bernard Viglino, créée pour mettre l'artiste en valeur. Elle est présidée par un voisin Marcel Chevalier, qui lui sert aussi d'intendant. Plusieurs personnes, à commencer par une autre voisine, Odile Malherbe, aident chaque jour « l'ermite » dans sa vie quotidienne pour qu'il puisse continuer d'habiter sa maison bernoise.

LE CHAOS ORGANISÉ

L'artiste a toutes les raisons d'y être attaché. Il était déjà fasciné par cette bâtisse historique quand il était gamin. Son propriétaire, le syndic de Chavornay, l'avait achetée 4000 francs en 1911 alors qu'elle allait être rasée. En 1958, il accepte de la vendre à Bernard Viglino et à sa femme pour 10 000 francs.

Mais ils n'ont que 1000 francs au moment de signer. Peu importe, ils paieront le solde en neuf mensualités avec des intérêts de 20 francs. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Car il a d'abord fallu la retaper. Heureusement que Bernard était du métier. Elle leur a finalement coûté entre 50 000 et 60 000 francs. Il a ensuite fallu la meubler. Là ce fut un jeu. À leurs heures « perdues », Bernard et Madeleine étaient de vrais brocanteurs. Ils allaient aux ventes aux enchères à Genève et à Lausanne pour repérer les tendances. Et ils écumaient la région à la recherche de vieux meubles à retaper ou d'autres objets de décoration. « Ça m'a plus rapporté que les autres boulots. Et en plus au noir. Mais je sais ce que j'aurais répondu si on était venu me chercher. J'aurais dit que mon activité rapportait à l'État puisque les meubles que je restaurais allaient dans les monuments historiques. Un notaire d'Yverdon m'avait d'ailleurs confié que les notables de la ville faisaient aussi pas mal de trafic avec les

¹ Vient de paraître aux Éditions Château et Attinger : *Bernard Viglino - Une mosaïque humaine*. Texte : Eliane Junod. Photos : Mario Del Curto. En librairie ou sur www.editions-chateau.ch

antiquités.» Le mobilier de la maison bernoise est le fruit de cette autre passion. Mais ce n'est qu'après le décès de Madeleine que l'artiste a commencé à faire de cet intérieur, jusque-là d'aspect standard, une exposition du chaos organisé. «J'étudie le désordre, dit-il, pour qu'il soit harmonieux.»

Bernard Viglino serait certainement plus connu s'il n'avait pas obstinément refusé de vendre ses toiles. «Je collectionne mes propres œuvres. Pour ne pas vendre mes tableaux, je les fais très chers.» Et s'empresse, quand il en a vendu un, de se demander s'il ne pourrait pas le racheter... Sa peinture orne en fait les pièces de l'autre maison qu'il possède à Chavornay, La Villette. C'est le musée Viglino avant l'heure, mais qui n'est ouvert qu'à quelques visiteurs, amis et connaissances. Cette maison a été construite en 1939 sur la base des plans dessinés par son propre père, même s'ils ont été signés, procédure oblige, par un dessinateur-architecte. Bernard et Madeleine y ont habité un appartement confortable pendant une douzaine d'années, avant d'emménager dans la maison bernoise. Elle a ensuite servi d'atelier, de dépôt, avant de devenir un musée dormant.

LA VIE COMME UN JEU

La signature des toiles varie, bien fol est qui s'y fie. Il y a bien sûr des Viglino, mais aussi des Vigliano de Cavorniac ou de Forzo, des Viglinov. L'homme aurait-il plusieurs personnalités? «C'est pour rigoler, pour m'amuser. Cavorniac, ça joue sur le nom romain de Chavornay, Cavorniacum. Dans la famille il n'y avait que des Jean, c'est pour cela que je m'appelle Bernard, on voulait changer, alors de temps en temps j'ai aussi signé Jean-Bernard. Par fantaisie. Il n'y a que dans les églises que je devais être sérieux.»

Tout cela raconté avec un solide accent vaudois. Petit-fils et fils d'Italiens établis dans le canton, Bernard Viglino ne parle pas un mot de la langue de ses ancêtres. Mais il n'est pas devenu suisse. La faute au pays d'accueil. «Lorsque j'ai déposé mes papiers pour obtenir la nationalité suisse, la commune m'a fait savoir qu'on ne voulait pas de noms étrangers à Chavornay. Par la suite, j'étais trop vieux pour faire l'école de recrues. Mais ils m'ont quand

même fait bourgeois d'honneur en 1983. Alors je suis resté italien et ça me va bien.»

Nous allons nous quitter. Je pose une dernière question. *À 99 ans, quand on pense à la vie, on pense à quoi?* «On pense qu'il y a dix ans de trop. Les dix dernières années sont pénibles. À près de 100 ans, Madeleine ne pouvait plus marcher non plus. Elle a été sept ans sans sortir de son lit. J'étais son infirmier-chef. À un moment donné, il faut s'en aller. Sans le livre que j'attendais, je ne serai déjà plus là. Mais à part cela, et ma période de plâtrier-peintre, ma vie a été fantastique. Elle a été un jeu permanent. Je n'ai fait que jouer, sauf d'un instrument de musique, à l'exception peut-être des castagnettes.» C'est signé et envoyé, sans oublier le timbre de l'humour. Je conserverai longtemps en mémoire cette petite phrase placée en lettres minuscules au bas d'un tableau: «L'ouverture d'esprit n'est pas une fracture du crâne.» • FD

Mode. Tableau
(91x72 cm) 1991.

Mario del Curto

